

始



ATHÉNÉE FRANÇ

COURS PRÉPARATOIR

納本

ANECDOTES



—



B 36

610

特225
163

ATHÉNÉE FRANÇAIS

COURS PRÉPARATOIRE

ANECDOTES

réunies par



Per jocum

TABLE DES MATIÈRES

	Page
1. Histoire marseillaise	1
2. Sang-froid	1
3. Superstition	2
4. Esprit irlandais	2
5. Mot d'enfant	3
6. Dilemme	3
7. Marathon héroïque	4
8. Vœu d'un poète	4
9. Le cochonnet	5
10. Question embarrassante	5
11. Une idée bizarre	6
12. A bon chat, bon rat	6
13. Logique	7
14. L'oncle barbu	8
15. Le professeur de français	9
16. Echange de politesses	9
17. Madame la lune	9
18. Franchise	10
19. Persévérance	12

20.	Le muet qui parle	12
21.	Histoire juive	13
22.	Les affaires sont les affaires	14
23.	Le courage de l'avare	14
24.	Désespoir	15
25.	Rareté	16
26.	Le coude et le doigt	16
27.	On dit que	17
28.	Onomatopée	19
29.	Un choix embarrassant	20
30.	Naïveté	20
31.	Manque de conviction	21
32.	" <i>Naruhodo</i> "	22
33.	L'amatrice de patinage	23
34.	L'âge de Napoléon	23
35.	L'ivrogne	24
36.	Funeste erreur	25
37.	Le bon sens du meunier	26
38.	Concours de mensonges	26
39.	Le peintre et ses chats	27
40.	En Algérie	29
41.	Anonymat	30
42.	Le sage et le tyran	31
43.	Un monsieur trop pressé	32

44.	Une bonne qui manque d'appétit	32
45.	Un philosophe	33
46.	Solution élégante	35
47.	La téléphoniste	36
48.	Aux Indes	37
49.	Une prédiction réalisée	38
50.	Une famille trop distraite	39
51.	Le choix d'une carrière	40
52.	Le boucher et l'avocat	41
53.	La Poule	42
54.	Communication posthume	43
55.	Le corbeau et le renard	45
56.	Il ne faut pas juger sur la mine	46
57.	Un verre de porto	47
58.	La rose et le papillon	48
59.	Les deux mendiants	51
60.	Anecdote japonaise	52
61.	Le Noël de Cosette	54
62.	Honneur japonais	57
63.	Le caillou noir	59
64.	Le grondeur	61
65.	Les aventures d'un soldat de plomb	64
66.	L'origine du thé	68
67.	Maître Renard	71

68. A la gare de Kumamoto	75
69. Une légende chinoise	79
70. Tartarin et Bombonnel	84

ANECDOTES

1. Histoire marseillaise

Olive: "Devant chez moi il y a tant de poissons qu'il suffit de plonger un seau dans la mer pour faire une pêche miraculeuse!"

Marius: "Peuh! chez moi, c'est mieux: quand on veut prendre un peu d'eau avec un seau, on est obligé d'écarter les poissons!"

Exercice:—Les poissons marchent-ils? Que font-ils?

Expliquez les mots: *seau*, *pêche*.

Quelle est la réputation des Marseillais?

2. Sang-froid

C'était à bord d'un navire de guerre pendant un grand combat naval. Un marin vint dire au capitaine qu'un boulet ennemi avait atteint le bateau juste à la ligne de flottaison et qu'un incendie s'était déclaré tout près de la soute aux poudres.

"C'est bien", dit le capitaine tranquillement, "va l'éteindre!"

Exercice:—Qu'est-ce que: *la ligne de flottaison, un incendie, la soute aux poudres?*

3. Superstition

Lui: "J'ai entendu votre chien qui hurlait toute la nuit. Savez-vous que, s'il hurle trois nuits de suite, c'est un signe assuré de mort!"

Le voisin: "Vraiment? Et qui, pensez-vous, va mourir?"

Lui: "Le chien".

Exercice:—Qu'est-ce que: *une superstition?*
Expliquez le mot: *hurler.*
Quel est l'antonyme de: *mort?*

4. Esprit irlandais

Un Irlandais et un Français se disputaient au sujet de la nationalité d'un de leurs amis. "J'affirme", disait le français, "que s'il est né en France, il est français."

"Ah!", répondit l'Irlandais, "alors, si une chatte mettait bas dans un four, tu appellerais ses petits des biscuits?"

Exercice:—Expliquez les mots: *chatte, four, biscuit.*

5. Mot d'enfant

Deux gamins discutaient un jour de l'utilité respective du soleil et de la lune. Finalement l'un d'eux s'écria:

"Ah! je sais, moi; c'est la lune qui est bien plus utile que le soleil: elle brille la nuit quand il fait noir tandis que le soleil brille le jour, quand ce n'est pas nécessaire."

Exercice:—Qu'est-ce qu'un *gamin?*
Quel est le synonyme de *utile?*
Quel est le passé-composé de *discuter?*
Composez une phrase avec: *plus—que.*

6. Dilemme

Un jour, un secrétaire de Napoléon arriva en retard à son travail et trouva l'empereur qui l'attendait impatientement. Le secrétaire essaya de s'excuser en disant que sa montre ne marchait pas bien. Alors Napoléon lui répondit d'un ton calme: "Mon ami, il faudra que vous preniez une autre montre, sinon c'est moi qui prendrai un autre secrétaire."

Exercice:—Expliquez le titre de cette histoire. Avez-vous une montre? Quelle heure est-il maintenant? Quelle partie d'une montre s'appelle le *cadran?*

7. Marathon héroïque

Un humoriste, un jour, racontait à des amis ses exploits de chasseur. "Savez-vous, mes chers amis, qu'une fois aux Indes j'ai fait courir une bande de tigres féroces?" Tout le monde lui demanda comment cela s'était passé.

"Oh!" répliqua-t-il, "c'est extrêmement simple: en apercevant les tigres je me suis enfui et lorsque je me suis mis à courir, ils en ont fait autant.

Exercice:—Le tigre, est-il un animal domestique ou sauvage?
Dans quel pays y a-t-il beaucoup de tigres? Avez-vous vu des tigres? Où?

8. Vœu d'un poète

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Exercice:—Quel est le mode de: *je mourrai, plantez?*
Près de quoi les saules poussent-ils?
Pourquoi y a-t-il des saules à Ginza?

9. Le cochonnet

Un fermier, qui possédait vingt cochons, envoya un jour son domestique compter ces animaux pour vérifier s'il n'en manquait pas. Bientôt le domestique rentra, l'air inquiet.

"Eh bien", lui dit son maître, "est-ce qu'ils sont tous là?"

"Ma foi, patron, j'en ai compté dix-neuf; mais il y en avait un autre, tout petit, qui courait ça et là tellement vite que je n'ai pas pu arriver à le compter."

Exercice:—Essayez de raconter cette histoire en français.

10. Question embarrassante

Le maître, qui venait d'expliquer aux petits enfants de la classe quelques histoires tirées de la Bible, demanda si tout le monde avait bien compris et si quelqu'un avait des questions à poser. Alors la petite Louise leva la main et dit: "Monsieur, puisqu'ils avaient des ailes pourquoi est-ce que les Anges montaient et descendaient l'échelle de Jacob au lieu de voler?" Le maître se gratta la tête, réfléchit quelques instants, et dit: "Eh

bien, voyons, y a-t-il quelqu'un qui voudrait répondre à la question de Louise ?”

Exercice :—Pourquoi le maître ne répond-il pas tout de suite à la question de Louise ?

11. Une idée bizarre

Un jour, un monsieur à cheval s'en allait à la chasse. Il ressemblait à n'importe quel autre chasseur, sauf en ceci qu'il ne portait d'éperon qu'à la botte droite, et rien du côté gauche.

Un ami qu'il rencontra, lui demanda la raison de cette particularité.

“Ma foi, mon cher,” répondit-il, “je suppose que si j'arrive à faire partir un côté de mon cheval, l'autre côté suivra certainement.”

Exercice :—Quel est le synonyme de : *bizarre, sauf, particularité* ?
Savez-vous monter à cheval ? Comment s'appelle un homme monté à cheval ?

12. A bon chat, bon rat

Un jour un homme taquinait Alexandre Dumas, le grand romancier français, sur ses ancêtres.

“Mais enfin”, raillait cet homme, “vous êtes quarteron ; votre père était mulâtre et votre grand-père nègre.”

“Oui, oui, c'est ça,” s'écria furieusement Dumas, “et si vous voulez tout savoir, mon bisaïeul fut singe. Au fait, ma généalogie commence là où la vôtre se termine !”

Exercice :—Expliquez les mots : *taquiner, romancier, ancêtres, railler, quarteron, mulâtre, nègre, furieusement, généalogie.*

13. Logique

Henri IV, roi de France, vit un jour à Paris un homme qui avait la barbe encore très noire bien que ses cheveux fussent déjà tout à fait blancs. Poussé par la curiosité, le roi fit appeler l'homme et l'interrogea :

“Comment se fait-il que vous ayez une barbe si noire et une chevelure si blanche ?” “N'en déplaise à votre Majesté”, répondit l'homme, “c'est parce que ma chevelure a vingt ans de plus que ma barbe.”

Exercice :—Portez-vous la barbe ou la moustache ? Pourquoi ?
Expliquez les expressions : *Poussé par la curiosité. N'en déplaise.*

14. L'oncle barbu

L'oncle Jérôme portait une longue barbe touffue qui lui cachait la figure jusqu'aux yeux. Pendant une visite qu'il faisait chez la famille de sa sœur, il essayait de se faire donner un baiser par sa nièce qui hésitait et semblait ne pas vouloir embrasser son oncle. "Petite chérie", lui dit sa mère, "embrasse vite ton oncle Jérôme?" "Mais maman, je ne peux pas, il n'y a pas de place", répondit la petite.

Exercice:—Mettez en français les phrases suivantes: *Watakushi wa kono mae no nichiyōni ojisan wo hōmon shimashita. Kodomo wa chiisai tori wo tsukamaeyō to shite imashita.*

15. Le professeur de français

Un anglais qui demeurait à Paris prenait des leçons de français d'un célèbre professeur; mais il ne faisait pas de progrès du tout. Avant de retourner en Angleterre, il dit adieu à son précepteur et lui demanda s'il pouvait faire quelque chose pour lui à Londres.

"Oh! monsieur", répondit le professeur, "si vous désirez m'être utile, je vous en prie, ne dites à personne que vous avez été mon élève."

Exercice:—Quel est le genre de: *leçon, progrès, élève?*
Quel est le synonyme de: *prendre des leçons, être utile à qq'un?*
Où apprenez-vous le français?

16. Echange de politesses

Le train est sur le point de partir.

Un voyageur met la tête à la portière et commence à engueuler le porteur.

"Imbécile! pourquoi n'as-tu pas mis mes bagages dans le wagon comme je te l'avais recommandé?"

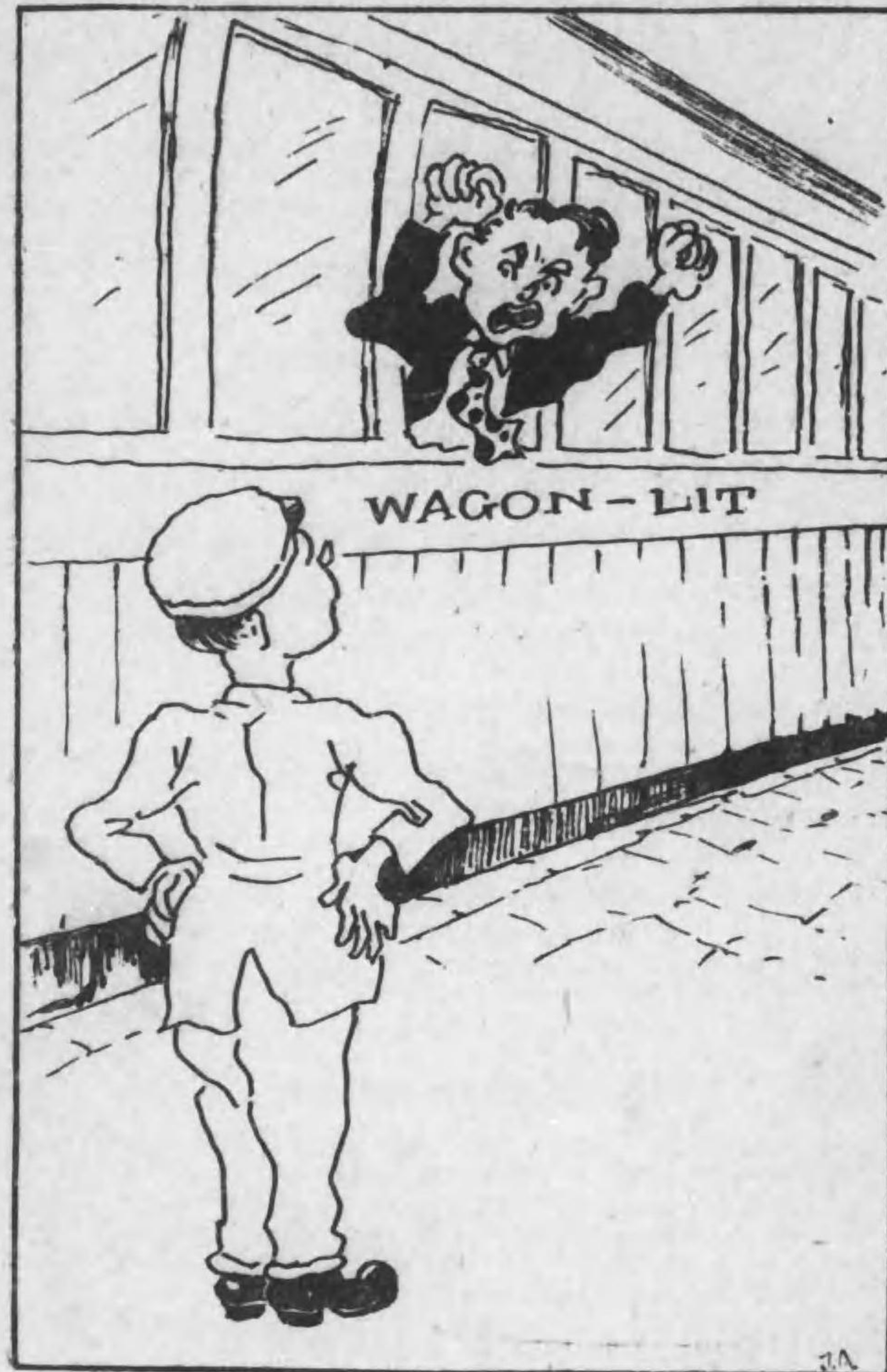
Le porteur, qui appelait toujours un chat un chat, s'écria:

"Vos bagages ne sont pas si sots que vous — qui vous êtes trompé de train!"

Exercice:—Expliquez les expressions: *être sur le point de, appeler un chat un chat.*

17. Madame la lune

Madame la lune est très curieuse,
Montrant son nez blanc dès que vient le soir,
Et reste là-haut bien silencieuse,
Ecarquillant l'œil afin de tout voir.



Pour tout voir aussi, ses nièces, ses filles,
Et leurs mille enfants, les étoiles, font
Des trous dans le ciel avec des aiguilles,
Afin d'y coller leur petit œil rond.

Exercice:—Expliquez les mots: *curieuse, écarquiller, nièce, aiguille.*
Expliquez les expressions: *montrer le nez, coller l'œil.*
Quel animal domestique a les yeux tout ronds?

18. Franchise

Le Père (sévèrement): “Est-ce que tu as demandé à maman si tu pouvais prendre cette pomme?”

Georges (qui a trois ans, tout en mangeant la pomme): “Oui, papa.” Le Père: “Prends garde, Georges; je vais en parler à ta maman, et si elle me dit que tu n’as pas demandé la permission, je te donnerai une bonne fessée, pour avoir dit un mensonge. Réponds, as-tu bien demandé à ta maman?”

Georges: “Mais oui, papa, je lui ai demandé”; (une pause) “mais elle m’a dit non.”

Exercice:—Indiquez dans cette histoire les verbes employés au *passé-composé*, au *futur* et à l’*imparfait*.

19. Persévérance

Lors d'une grande réunion à Paris, présidée par Napoléon, une collecte fut faite pour les indigents de la ville. Une jeune fille, très jolie, s'approcha de l'empereur et lui demanda son obole. Celui-ci s'empessa de lui donner une pièce de vingt francs, en disant, avec un sourire : "Voilà, mademoiselle, voilà pour vos beaux yeux." La jeune fille fit une révérence mais continua à tendre la main. "Et que désirez-vous maintenant?" demanda Napoléon. "Quelque chose pour les indigents, s'il vous plaît," répondit la jeune fille.

Exercice :—Où se trouve et qu'est-ce que : *Paris* ?
Avez-vous des connaissances à Paris?

20. Le muet qui parle

Un mendiant rusé, trouvant que son commerce tendait à diminuer, eut la merveilleuse idée de se faire muet. S'étant procuré un écriteau où il annonçait en grosses lettres son infirmité, il alla se poster à un carrefour où il se croyait peu connu. Vint à passer par là un monsieur qui lui avait donné dans le temps mainte aumône et qui se rappelait bien les traits du mendiant.

Il lui parla mais le mendiant restait silencieux. "Mais voyons, mon ami", s'écria le monsieur, "depuis quand es-tu donc muet?" "Depuis ma naissance", répliqua l'autre, pris au dépourvu.

Exercice :—Quel est le contraire de : *rusé, diminuer, gros, connu* ?
Quel est le mode de : *vint, répliqua* ?

21. Histoire juive

Courteline, le grand humoriste français, avait trois amis, l'un, très généreux, le second, un peu dur à la détente, et le troisième, juif.

L'écrivain s'était entendu avec ces trois amis pour que quand il mourrait, chacun mît dans son cercueil la somme de cent francs en témoignage de leur affection. Quand vint le moment de tenir leur parole, l'ami généreux mit cent francs dans la bière, le second, un chèque de cent francs; mais le juif, lui, déposa un chèque de deux cents francs et enleva les cent francs.

Exercice :—Expliquez les expressions : *dur à la détente, en témoignage de, tenir sa parole.*

22. Les affaires sont les affaires

Un prêtre irlandais avait promis de donner dix sous à celui des garçons qui pourrait lui dire quel était le plus grand homme de l'histoire.

“Christophe Colomb”, répondit l'un d'eux.

“George Washington”, fit un autre.

“Saint Patrick”, s'écria un petit juif.

“Voilà, c'est toi qui as gagné” dit le prêtre; “mais pourquoi as-tu dit Saint Patrick?”

“Au fond de mon cœur”, répondit le petit juif, “je savais très bien que c'était Moïse; mais les affaires sont les affaires.”

Exercice:—Racontez ce que vous connaissez sur: *Christophe Colomb, George Washington, Saint Patrick, Moïse.*

23. Le courage de l'avare

Un avare fut attaqué, sur la grand'route, par trois brigands, et, bien que toutes les chances fussent contre lui, il se défendit avec une obstination et un courage sans pareils.

Cependant les brigands étaient trop forts pour lui.

Ils finirent par l'abattre et ensuite fouillèrent ses poches, où ils ne trouvèrent que dix sous.

“Sapristi!”, s'écria un des voleurs, “dire qu'il s'est battu avec tant de fureur pour une si petite somme! S'il avait eu un franc il nous aurait certainement tués tous les trois!”

Exercice:—Quel est l'antonyme de: *courage, avare, fort, trouver?*
Quel sorte de mot est: *sapristi!?*
Qui est l'ennemi des voleurs?

24. Désespoir

Un jour une dame alla rendre visite à une famille où il y avait trois enfants: un garçon et deux filles. Or le garçon avait la coqueluche et la sœur aînée la rougeole, et tout le monde était en train de les dorloter. La petite sœur, assise dans son coin, pleurait comme si elle avait le cœur brisé. La dame s'approcha d'elle, et lui demanda pourquoi elle pleurait ainsi. L'enfant répondit en sanglotant: “Ha! Ha! Ha! ils ont la coqueluche, la rougeole et je ne sais quoi, et moi, je n'ai rien du tout! Ha! Ha! Ha!”, et elle recommença à pleurer de plus belle.

Exercice :—De quelles maladies avez-vous souffert? Quand vous êtes gravement malade où allez-vous? Aimez-vous prendre des remèdes?

25. Rareté

Un roi d'Angleterre, jadis, avait perdu son chemin au cours d'une partie de chasse. Surpris par l'orage, il fut obligé de s'abriter dans une toute petite auberge, perdue dans la montagne. Comme il avait grand faim, il pria l'aubergiste de lui préparer quelque chose. Bientôt on on lui apporta des œufs sur le plat, et, le roi les ayant mangés, demanda la note. A son grand étonnement l'aubergiste réclama deux livres.

“Comment!” dit le roi, “les œufs sont-ils à ce point rares ici?”

“Non, Sire”, fit l'hôtelier, “les œufs ne manquent pas, mais les rois sont plutôt rares.”

Exercice :—Quel est le synonyme de : *jadis, au cours de, auberge, prier, étonnement, réclamer?*

Quelle est la capitale de l'Angleterre?

26. Le coude et le doigt

Paul: “C'est ça — viens chez moi ce soir et nous pourrons causer un peu du bon vieux temps.”

Jean: “C'est entendu. Alors, vers huit heures, n'est-ce pas?”

Paul: “Oui, c'est ça. Et quand tu arriveras chez moi, pousse le bouton électrique énergiquement avec le coude, de manière que je puisse savoir que c'est toi, hein!”

Jean: “Oui, mais pourquoi avec le coude? Ne puis-je pas le pousser avec le doigt?”

Paul: “Je ne pense pas. Car enfin tu ne vas pas venir chez moi, comme ça, les mains vides, hein?”

Exercice :—Quel est le genre de : *soir, temps, heure, main?*
Quelle sorte de mot est : *hein?*

27. On dit que...

Quand Napoléon III fit son entrée solennelle à Bordeaux, peu après le coup d'état, il fut convenu qu'une couronne impériale serait suspendue à l'arc de triomphe de verdure sous lequel il devait passer et que l'arc de triomphe lui-même porterait l'inscription: “Il l'a bien méritée.”

Malheureusement, au moment où le cortège passait, un coup de vent emporta la couronne, et, à la grande



joie des Républicains, l'empereur passa sous l'arc de triomphe où pendait une corde en forme de nœud coulant surmontée de l'inscription : " Il l'a bien méritée ! "

Exercice :—Essayez de raconter cette histoire en français.

28. Onomatopée

Un Anglais, voyageant en Chine, eût l'idée d'entrer déjeuner dans un restaurant chinois. Comme il ne savait pas un mot de chinois il fut obligé de commander son repas en indiquant du doigt des articles sur le menu. Il prit goût à l'un des plats qu'on lui servait et supposa que c'était une espèce de canard rôti. Quand le garçon vint à passer près de lui, l'Anglais l'appela, et, désignant du doigt le plat vide, lui fit, d'un petit air interrogateur : " Coin, coin ? "

Le garçon secoua la tête et fit :

" Miaou, miaou. "

Exercice :—Quel est le passé-composé de : *voyager, entrer, savoir* ? Pourquoi le mot Chine commence-t-il par une lettre majuscule ?

29. Un choix embarrassant

Un prêtre, ne se sentant pas très bien, s'en alla voir un ami qui était médecin. Ce dernier l'ausculta consciemment et lui dit : "Mon Père, vos poumons sont un peu fatigués; vous feriez bien d'aller passer six mois en Suisse — au bon air."

— "Mais je n'ai pas le temps."

— "Ça, c'est votre affaire. Mais il faut choisir: ou la Suisse, ou le Paradis."

Le révérend Père réfléchit un moment et puis, grommela : "En bien alors — allons en Suisse."

Exercice:—Combien de poumons avez-vous? Où sont-ils? A quoi servent-ils? Que veut dire l'expression: *maladie pulmonaire*?

30. Naïveté

Le Père : "Dis-moi, petit, as-tu bien porté la lettre à M. Robert?"

Le Fils : "Oui, papa; mais à quoi bon écrire au vieux Robert? Il est aveugle."

Le Père : "Comment, aveugle! Je n'en savais rien. Il a dû perdre la vue à la suite de quelque accident."

Mais comment as-tu su qu'il était aveugle?"

Le Fils : "Eh bien, pendant que j'étais avec lui dans son bureau, il m'a demandé à deux reprises où était mon chapeau — et cependant je l'avais sur la tête."

Exercice:—Composez une phrase avec le mot: *écrire, aveugle, bureau.*

31. Manque de conviction

Pendant longtemps Napoléon fut importuné par un homme qui prétendait avoir inventé une jaquette à l'épreuve des balles et il voulait que l'empereur la lui achetât.

Napoléon ayant enfin consenti à lui accorder une audience, l'inventeur se présenta un jour au palais, une de ses jaquettes sous le bras. "Mets-la voir un peu, mon brave", lui dit l'empereur. L'homme s'étant vêtu de la jaquette, Napoléon sonna son aide de camp et lui dit à haute voix : "Dis au capitaine de garde d'amener ici son peloton avec les fusils chargés."

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire l'inventeur et sa jaquette avaient disparu et personne n'en entendit plus jamais parler.

Exercice :—Quel est la date de naissance et de mort de Napoléon ?
Où est-il né ? En quelles îles fut-il prisonnier ?

32. "Naruhodo"

Deux fripons, complices depuis longtemps et fidèles amis, vivaient de menus vols à la tire. Ils étaient devenus très rusés. L'un d'eux fut arrêté et mis en jugement pour avoir volé un coq. Il était sur le point d'être condamné par le juge quand il fut sauvé grâce à son camarade qui jura que le coq était bien à lui et qu'il le possédait depuis le temps où il n'était que poussin.

Une autre fois l'ami fidèle à son tour fut traduit en justice. On l'accusait d'avoir volé un fusil. Là-dessus l'autre s'avança à la barre des témoins et jura que le fusil était bien à lui et qu'il le possédait depuis le temps où il n'était que pistolet.

Exercice :—Comment peut-on traduire 'naruhodo' en français ?
Expliquez les mots : *fripon, complice, rusé, juge, poussin, fidèle, fusil, barre, témoin, pistolet.*

33. L'amatrice de patinage

Une dame, non des plus maigres, grande amatrice de patinage, était allée un jour d'hiver passer quelques heures au skating. Bientôt elle fit une mauvaise chute ; et, étant donné son poids et son enbonpoint, elle se trouva absolument incapable de se relever d'elle-même. Elle resta donc assise sur la glace, occupée à masser l'endroit endolori. Un spectateur fort aimable s'approcha alors et l'aida à se relever.

"C'est probablement la première fois, Madame, que vous patinez", dit le monsieur.

"Non, monsieur," répliqua la dame, "ce n'est pas la première fois, mais je vous certifie que ce sera la dernière."

Exercice :—Racontez cette petite histoire en français, en quelques mots.

34. L'âge de Bonaparte

La veille de la prise de Milan par l'armée française, le général Bonaparte fut invité à dîner par une dame dont la maison de campagne était située dans les environs de cette ville. A table, le général ne parlait pas

beaucoup, parce que son esprit était absorbé par les grandes opérations militaires du lendemain.

Désireuse d'animer la conversation et peut-être poussée par la curiosité, l'hôtesse lui demande :

“Général, vous avez déjà livré beaucoup de batailles et remporté beaucoup de victoires ; quel âge avez-vous donc ?”

“Madame”, répond Bonaparte, “aujourd'hui je suis encore jeune, mais demain j'aurai Milan.” (mille ans)

Exercice :—Où est Milan ? Avez-vous une maison de campagne ?
Quel âge avez-vous ? Comment s'appellait la première femme de Bonaparte ?

35. L'ivrogne

Le démon, raconte une légende arabe, se présenta un jour à un homme sous une forme effrayante et lui dit :

“Tu vas mourir si tu ne fais pas ce que je te commande. — Et que désirez-vous, seigneur ? — Je te laisse choisir entre trois choses : tuer ton père, battre ta sœur ou boire du vin.”

“Que faire ?” pensa cet homme. “Donner la mort à mon vieux père ? c'est impossible. Maltraiter ma sœur bien-aimée ? c'est affreux. Je boirai du vin.”

Il but du vin ; mais s'étant enivré, il maltraita sa sœur et tua son père.

L'ivrognerie est la source de bien des malheurs.

Exercice :—Qu'est-ce que : un démon, une légende, une source ?
Que boivent les ivrognes au Japon ?
Avec quoi se fait le saké ?

36. Funeste erreur

Un monsieur déjeune au restaurant. Il mange très vite. Evidemment il est pressé.

— Garçon ! Vite l'addition !

— Voilà, monsieur !

— Combien ça fait ?

— Seize francs cinquante.

— Bien. Voici vingt francs. Vous garderez le reste. Sans même regarder, le monsieur décroche un pardessus et sort précipitamment. Une fois dans la rue, il regarde le pardessus et s'écrie :

— Zut !... Le mien !

Exercice :—Expliquez les mots : funeste, addition, décrocher, zut !
Combien de centimes y a-t-il dans un franc ? un sou ?
En quelle saison portez-vous votre pardessus ?

37. Le bon sens du meunier

Lors d'une réunion générale de la municipalité d'une petite ville de province, on discutait chaudement pour savoir s'il fallait, oui ou non, clore le cimetière d'un mur ou d'une grille de fer. Presque tous les membres du conseil ayant exprimé leur opinion à ce sujet, le président suggéra qu'un des membres qui avait jusque-là gardé le silence, le meunier François-le-borgne, fasse enfin profiter l'assemblée de son bon sens. Alors le meunier se leva et fit remarquer qu'il ne voyait aucune nécessité de construire quoi que ce fût autour du cimetière, car, disait-il, ceux qui étaient déjà là-dedans n'auraient jamais l'occasion d'en sortir, et les autres n'étaient guère pressés d'y entrer.

Exercice :—Quel est le mode de : *discutait, clore, suggéra, fasse* ?
Qu'est-ce que : *un meunier* ?

38. Concours de mensonges

“ Il ne faut jamais se quereller, mes enfants ”, disait l'abbé en rencontrant des gamins qui se disputaient dans la rue. “ Voyons, de quoi s'agit-il ? ”

“ Eh bien, monsieur l'abbé, voilà ”, répondit le plus

âgé des enfants ; “ nous avons décidé de laisser ce chien à celui qui pourrait dire le plus gros mensonge et chacun pense que son mensonge est le plus gros — mais je suis convaincu que le mien vaut dix fois plus que les autres. ”

“ Fi ! ”, s'écria le religieux, “ à votre âge, moi, je ne disais jamais de mensonge. ”

“ Monsieur l'abbé, monsieur l'abbé ”, s'écria le plus jeune des enfants, “ le chien est à vous. ”

Exercice :—Pourquoi les enfants se disputaient-ils ?

39. Le peintre et ses chats

Un peintre, un peu étourdi, possédait une chatte et un chaton, dont il était très fier.

Un jour, un ami vint le voir, et fut très étonné de remarquer qu'il y avait deux trous percés au bas de la porte, un grand, et un petit. Il en demanda l'usage au peintre qui lui expliqua que ces trous se trouvaient là pour laisser entrer et sortir ses chats. “ Mais pourquoi deux trous ? ” continua l'ami, “ est-ce qu'un ne suffirait pas ? ” “ Mais enfin ”, s'écria le peintre, “ comment la chatte ferait-elle pour passer par le petit trou ? ” “ Mais voyons ”, dit l'autre, “ tu ne crois pas que le



chaton pourrait aussi bien passer par le grand trou ?”

Le peintre partit d'un grand éclat de rire. “En effet, — je n'y avais pas songé !”

Exercice :—Comment s'appelle le mâle, le femelle et le petit du chat ? Le chat, de qui est-il l'ennemi ? Lequel préférez-vous, le chat ou le chien ? Pourquoi ?

40. En Algérie

Pour attraper les singes, voilà comment on procède. Un paysan prend unealebasse et la vide par un petit trou qu'il fait dans l'écorce, ce trou étant juste assez grand pour laisser passer la patte de l'animal. Ayant rempli laalebasse de riz, le paysan l'attache solidement à un arbre. La nuit venue, le singe arrive, examine soigneusement laalebasse et, s'apercevant qu'il y a du riz dedans, décide de s'en emparer à tout prix. Il plonge donc la patte par le trou et saisit une poignée de riz. Mais le petit glouton a maintenant le poing si gros qu'il ne peut plus le retirer. N'ayant pas assez de bons sens pour lâcher le riz, il reste ainsi, la patte bloquée dans laalebasse, jusqu'au lendemain matin où le paysan arrive et n'a plus qu'à se saisir de lui.

Exercice :—Où se trouve l'Algérie? Qu'est-ce que: *un singe*?
Combien de pattes a-t-il? Aimez-vous le singe?
Pourquoi?

41. Anonymat

Lors d'une souscription ouverte en faveur des indigents de la ville, la personne chargée de recevoir les dons se présenta un jour chez un riche banquier, bien connu pour son avarice, et le sollicita avec éloquence de participer à cette souscription. A sa grande surprise, le banquier sans discussion lui remit un chèque. Le solliciteur s'en alla bien content et présenta le chèque à la banque. Mais là, on refusa de le lui payer, en lui faisant observer qu'il n'était pas signé. Pensant que le banquier avait simplement oublié d'apposer sa signature au bas du chèque, notre homme retourna le voir, et quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il s'entendit répondre: "Monsieur, je n'aime pas beaucoup me vanter de mes bonnes actions, c'est pourquoi je me suis fixé pour règle de ne jamais faire que des dons anonymes..."

Exercice :—Composez des phrases avec: *en faveur de, bien connu, avec éloquence, pensant que, se vanter de.*

42. Le sage et le tyran

Denys, tyran de Syracuse, avait pour habitude de composer des vers, car il se croyait des dons de poète. Comme il était le maître absolu, et un maître des plus stricts, ceux à qui il montrait ses vers se gardaient bien de les critiquer et se donnaient beaucoup de peine pour en faire l'éloge le plus flatteur.

Un jour, cependant, comme le roi montrait un de ses poèmes au sage Philoxène, ce dernier eût le courage de lui indiquer les fautes qui s'y trouvaient; alors le roi se mit dans une telle colère qu'il envoya le sage aux galères.

Plus tard, pardonné par le roi, Philoxène fut invité à un festin qui avait lieu au palais. De nouveau le roi lui montra des vers et lui demanda ce qu'il en pensait. Philoxène, après avoir lu le poème, se tourna simplement vers les gardes qui étaient là et leur dit: "Ramenez-moi aux galères!"

Exercice :—Expliquez les mots: *un sage, un tyran, un flatteur, une faute, un festin.*

43. Un monsieur trop pressé

Le voyageur. — Une troisième pour Marseille!

L'employé. — Une seconde.

V. — Non, une troisième!

E. — Une seconde!...

V. — Troisième!

E. — Une seconde!...

V. — Non! c'est une troisième!

E. — Bien oui!... une seconde.

V. — Vous avez la tête dure!... ça fait cinq fois que je vous demande une troisième!...

E. — Et moi, ça fait cinq minutes que je vous dis d'attendre une seconde!...

Exercice :—Qu'est-ce que : *Marseille* ?

En quelle classe voyagez-vous ?

Expliquez l'expression : *avoir la tête dure*.

44. Une bonne qui manque d'appétit

— Où avez-vous servi précédemment ?

— Chez le fermier Anselme, madame.

— Et pourquoi vous a-t-il renvoyée ?

— Il ne m'a pas renvoyée, je suis partie.

— Et pourquoi donc ?

— Je vais vous expliquer. La première semaine de mon arrivée chez lui, une vache est morte, alors, pendant quinze jours on a mangé de la vache...

... puis, c'est leur cheval qui a passé à son tour, alors, pendant quinze jours on a mangé du cheval...

... enfin, dernièrement, c'est la grand'mère qui est tombée à son tour, quasiment d'un coup; alors, vous comprenez, madame, j'ai eu peur, je suis partie!...

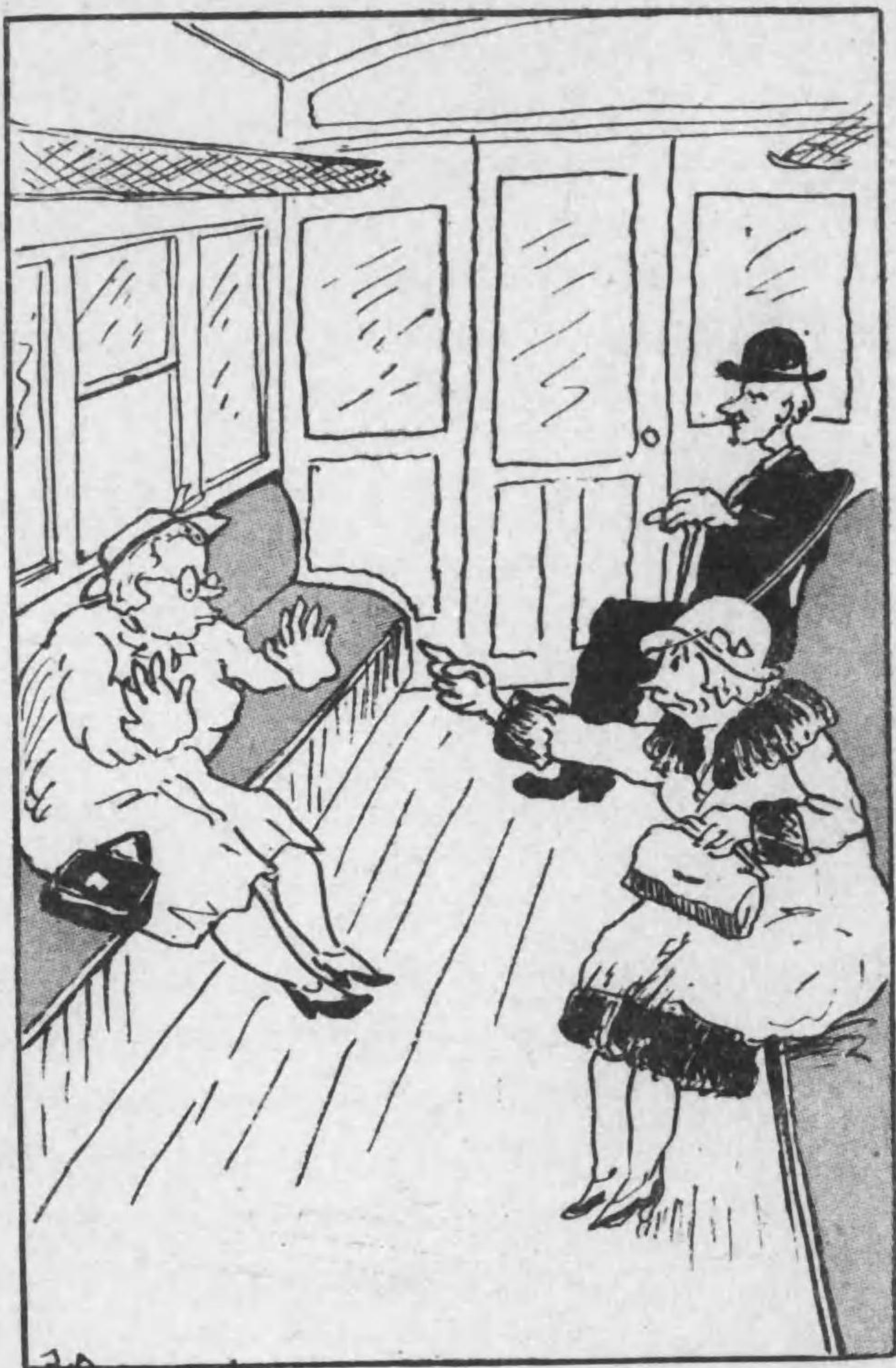
Exercice :—Expliquez les mots : *appétit*, *quasiment*, *peur*.

Expliquez les expressions : *renvoyer quelqu'un*, *passer à son tour*.

Que mangent les Japonais tous les jours ?

45. Un philosophe

Voyez-vous cette tour là-bas, sur le bord de la mer ? C'est un phare. Un vieux gardien l'habite avec son chien fidèle. L'an passé, je fis en bateau une visite au phare. Le gardien me reçut avec bonté. Il me fit monter dans la tour où il a sa petite chambre et son lit. " Depuis quand gardez-vous ce phare, lui demandai-je ? — Depuis trente ans. — Et vous ne vous ennuyez pas dans cette solitude ? — Jamais. — Qu'y faites-vous



donc du matin au soir? — Je lis, monsieur. — Voulez-vous que je vous envoie des livres? — Merci, monsieur, je n'en ai pas besoin, mes deux livres me suffisent; les histoires qu'ils renferment sont toujours nouvelles et n'ont jamais de fin. — Quels sont ces deux livres? — Le ciel et la mer", fit-il simplement.

Cet homme, sans le savoir, est un admirable philosophe.

Exercice:—Quel est le mode de: *je fis, je demandai, je lis?*
 Donnez une description d'un phare.
 Aimerez-vous être gardien d'un phare?

46. Solution élégante

Deux vieilles dames, qui ne se connaissaient pas, se trouvaient dans le même compartiment et avaient une grande discussion. L'une voulait absolument que la glace restât ouverte et l'autre qu'elle restât fermée.

"Si la glace est fermée", disait la première, "je vais suffoquer — je mourrai, étouffée."

Et l'autre disait: "Si on laisse la glace ouverte, j'attraperai un bon rhume de cerveau, et j'en mourrai."

Le chef de train, perplexe, ne savait que faire, lorsque un vieux monsieur assis en face de ces deux dames lui suggéra une solution élégante et bien simple.

“Ce n'est pas difficile”, dit-il; “fermez d'abord la glace de manière à étouffer la première; puis ouvrez-la et la seconde en mourra. Comme ça nous aurons la paix.”

Exercice :—Quel est le mode de : *restât, mourrai, savoit, suggéra* ?
En quelle classe voyagez-vous généralement ?
Que préférez vous : voyager en train ou en bateau ?

47. La téléphoniste d'Etain

Au mois d'août 1914, la petite ville d'Etain a subi deux bombardements. Le premier eut lieu un lundi, de onze heures du matin à onze heures du soir. Il fit de nombreuses victimes. Le second commença le lendemain à onze heures. La ville fut bientôt en flammes. De nombreuses personnes périrent dans l'incendie. Tous ceux qui pouvaient fuir quittèrent la ville.

Le bureau de poste était gardé par une jeune employée. Loin de céder à une terreur bien compréhensible, cette jeune femme ne quitta pas son poste. Pendant que les obus pleuvaient sur la ville, elle se tenait dans son bureau, téléphonant de quart d'heure en quart d'heure à Verdun pour rendre compte de ce qui se passait.

Le directeur des postes de Verdun était en train d'écouter cette courageuse jeune fille; tout d'un coup,

celle-ci s'interrompit et cria: “Une bombe vient de tomber dans le bureau!...”

Et tout rentra dans le silence.

Exercice :—Quel est le mode de : *a subi, périrent, pleuvaient* ?
Donnez le synonyme de : *victime, pleuvoir, écouter*.
Expliquez l'expression : *être en train de*.

48. Aux Indes

Un homme s'était aperçu qu'il lui manquait une bague à laquelle il tenait beaucoup et qu'il gardait toujours soigneusement enfermée dans un tiroir de son bureau. Comme il avait lieu de croire qu'un de ses serviteurs était coupable du larcin, il les rassembla tous dans son cabinet et fit tirer à chacun une baguette d'un faisceau qu'il tenait serré dans la main. Il leur ordonna alors de s'en aller et de revenir dans une heure. “A ce moment”, dit-il, “la baguette de celui qui a volé la bague se trouvera être d'un pouce plus longue que toutes les autres baguettes.” Le fait est que les baguettes étaient exactement de la même longueur, mais celui qui avait volé la bague crut habile de retrancher un pouce de sa baguette afin de la rendre de même longueur que les autres. Le résultat fut naturellement que, quand les

domestiques se rassemblèrent une heure plus tard, la baguette du voleur se trouvait être d'un pouce plus courte que toutes les autres et c'est ainsi que le coupable se dénonça.

Exercice :—Faites un résumé de cette histoire.

49. Une prédiction réalisée

Ma mère, jeune fille encore, allait à l'église, sa servante la conduisant par le bras. Deux bohémiennes l'accostent, lui prennent la main, lui prédisent des enfants, et charmants, comme vous le pensez bien; un jeune mari qui l'aimera à la folie et qui n'aimera qu'elle, comme il arrive toujours; de la fortune (il y avait une certaine ligne qui le disait et ne mentait jamais); une vie longue et heureuse, comme l'indiquait une autre ligne aussi véridique que la première. Ma mère écoutait ces belles choses avec un plaisir infini et les croyait peut-être, lorsque la pythonisse lui dit: "Mademoiselle, approchez vos yeux; voyez-vous bien ce petit trait, là, celui qui coupe cet autre?" "Je le vois." "Eh bien! ce trait annonce..." "Quoi?" "Que, si vous n'y prenez garde, un jour on vous volera." Oh! pour cette prédiction

elle fut accomplie. Ma bonne mère, de retour à la maison, trouva qu'on lui avait coupé ses poches.

Exercice :—Qu'est-ce que : une église, prédire, une pythonisse, un trait?

Expliquez l'expression : comme vous le pensez bien.
Qu'est-ce que vous aimez à la folie?

50. Une famille trop distraite

La famille Taupe va prendre le train pour passer le dimanche à la campagne...

Dès le départ, le petit Taupe éclate en sanglots: il a oublié son filet à papillons...

— Cours le chercher, dit M. Taupe, et une autre fois sois moins étourdi...

Peu après, Mme Taupe pousse un cri, parce qu'elle a oublié son parapluie...

— Je vole le prendre, dit-elle, car j'ai une robe qui craint l'eau...

Enfin, à moins deux, la famille Taupe entre en gare.

— Avec vos têtes de linottes, dit M. Taupe, c'est miracle si nous n'avons pas manqué le train...

Mais, se ruant vers le guichet, il s'aperçoit qu'il a oublié son portefeuille!

Exercice :—Expliquez les mots : *distrain*, *sangloter*, *gare*, *linotte*, *guichet*, *portefeuille*.

Quel est le mode de : *sois*, *se ruant* ?

Expliquez l'expression : *une robe qui craint l'eau*.

51. Le choix d'une carrière

— Un homme courageux trouve toujours sa voie ; ainsi moi, je ne savais quel métier choisir...

— Banquier ? ... j'en avais bien le goût, mais je ne possède pas un rond de crédit...

— Sergent de ville ? ... je suis sujet aux rhumes de cerveau et j'ai horreur des stations prolongées...

— Cambrioleur ? je suis un peu dur d'oreilles...

— Bourreau ? ... j'ai le cœur trop sensible, et, d'ailleurs, je suis végétarien...

— Enfant de cœur ? ... je ne me trouvais pas assez jeune...

— Mendiant ? ... je suis trop fier pour tendre mon chapeau qui est d'ailleurs percé...

— Intellectuel ? ... j'écris comme un chat et puis je ne connais pas un brin d'orthographe...

— Eh bien ! durant que j'hésitais, la crise est arrivée et j'ai tout de suite trouvé ma vocation : chômeur !...

Exercice :—Expliquez les mots : *carrière*, *voie*, *végétarien*, *orthographe*, *crise*, *chômeur*.

Expliquez les expressions : *être sujet aux rhumes*, *écrire comme un chat*.

Quel est le genre de : *voie*, *métier*, *station*, *brin* ?

52. Le boucher et l'avocat

Le chien d'un avocat vit, un jour, un gros morceau de viande pendu à l'étalage d'un boucher. Il le saisit et s'enfuit avec. Le boucher savait à qui le chien appartenait et, le soir, il alla chez le maître de l'animal et lui posa cette question :

“ Monsieur, si un chien vole un morceau de viande pendu devant ma boutique, puis-je demander le prix au maître de l'animal ?

— Parfaitement, lui répondit l'avocat.

— Eh bien, reprit le boucher, c'est votre chien, monsieur, qui a fait le vol en question. La viande pesait trois kilos ; j'ai l'honneur de vous réclamer six francs.”

L'avocat paya ce que le boucher lui demandait et ce dernier rentra chez lui tout joyeux. Le lendemain, pourtant, il reçut la note suivante :

“ Doit M. X., boucher, à M. N., avocat, la somme de dix francs pour une consultation.”

Exercice :—Expliquez les mots : *avocat, boucher, étalage, vol, note.*
 Quel est le mode de : *saisit* ?
 Quel est le synonyme de : *boutique, réclamer* ?

53. La poule

Pattes jointes, elle saute du poulailler dès qu'on lui ouvre la porte. Eblouie de lumière; elle fait quelques pas, indécise, dans la cour.

Elle voit d'abord le tas de cendres, où chaque matin, elle a coutume de s'ébattre. Elle s'y roule, s'y trempe, et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.

Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli. Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.

Ensuite elle cherche sa nourriture éparse. Les fines herbes sont à elle, et les insectes et les graines perdues.

De temps en temps, elle s'arrête. Droite sous son bonnet phrygien, l'œil vif, le jabot avantageux, elle écoute de l'une ou de l'autre oreille.

Et, sûre qu'il n'y a rien de neuf, elle se remet en quête.

Exercice :—Quel est le mâle de la poule ?
 De quoi son corps est-il couvert ?
 De quoi naît la poule ?

54. Communication posthume

Une jeune fille de Bordeaux avait refusé de revoir son fiancé parce qu'il buvait trop.

Quelques jours après la rupture des projets de mariage, un petit garçon apporta à la jeune fille une lettre du jeune misérable. Cette lettre était ainsi conçue :

“ Infidèle, mais toujours bien-aimée Renée :—

Mes souffrances me tuent ; je ne puis plus vivre sans toi ; je viens donc de prendre un poison dont je commence déjà à sentir les effets. Quand tu liras ces lignes, je serai mort. Veille à ce que je sois décemment enterré et verse une larme silencieuse sur mon tombeau en mémoire des jours bienheureux de naguère.

Ton Georges qui a reçu.”

Quand la dame eut fini de lire cette lettre surprenante, elle s'aperçut que le petit garçon qui l'avait apportée, attendait près de la porte. Elle lui demanda pourquoi il ne s'en allait pas.



“Mais madame”, répondit-il, “monsieur m’a dit d’attendre la réponse.”

Exercice :—Expliquez les mots : *posthume, rupture, poison, naguère*.
 Quel est le mode de : *veille, que je sois, il a vécu* ?
 Pourquoi la fiancée ne voulait-elle pas revoir son ami ?

55. Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l’odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau,
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le Renard s’en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l’écoute.
 Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.

Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Exercice:—Qui est l'auteur de cette fable?

Expliquez les expressions : être alléché par, se rapporter à, être le phénix de, ne se sentir pas de joie, vivre aux dépens de.

56. Il ne faut pas juger sur la mine

Une dame avait fait mettre une annonce dans le journal pour demander un bon jardinier et, à son grand embarras, elle fut obligée de choisir entre deux candidats qui se présentèrent en même temps. Comme elle se tenait debout sur le seuil à les questionner, elle remarqua que sa belle-mère, assise sur un banc du jardin, à quelques pas juste derrière les deux hommes, lui faisait des signes et indiquait du doigt d'une manière évidente celui des deux qui avait la mine la moins engageante. La dame, supposant que sa belle-mère avait quelque bonne raison pour faire un tel choix, engagea le jardinier désigné.

Quand les hommes furent partis, la dame demanda à sa belle-mère : "Maman, est-ce que cet homme a travaillé pour vous jadis?" "Non", répondit la vieille,

"je ne le connais pas du tout." "Alors pourquoi donc avez-vous choisi cet homme-là? l'autre avait bien meilleure allure." "Meilleure allure!" s'écria la belle-mère, "quand on choisit un homme pour travailler dans le jardin, il faut s'en former une idée, non pas d'après la mine mais d'après la culotte; si elle est rapiécée aux genoux, c'est votre homme; si c'est au derrière, — non."

Exercice:—Qu'est-ce que : un jardinier?

Avez-vous un jardin?

Travaillez-vous quelquefois dans votre jardin?

57. Un verre de porto

Delaunay, célèbre acteur français, était indisposé; il consulta son ami, le docteur Larrey, qui lui dit : "Delaunay, il faut boire de l'huile de foie de morue." "Oh! docteur, c'est trop mauvais." "Buvez vite; vous ne sentirez pas le goût." Mais Delaunay hésitait; il flairait le médicament : "Oh! docteur, cela ne sent pas bon." Il approchait la cuiller de sa bouche : "Oh! docteur, cela est détestable! Non, jamais je ne pourrai le boire." "Il faudra bien pourtant", dit le docteur, qui partit en grommelant.

Le soir même, Delaunay jouait un rôle où il représen-

tait un prince innocent et persécuté, que ses bourreaux forcent à boire un verre de poison. Delaunay prononçait une fort belle tirade, où il insultait ses persécuteurs; puis, fièrement, comme un prince courageux, il avalait le poison qui était remplacé par un verre de porto.

Ce soir-là, il prononçait sa tirade plus fièrement que jamais, et saisissant le verre, il le porta à ses lèvres. O horreur! le verre contient de l'huile de foie de morue que le docteur a fait substituer au bon porto. Delaunay pâlit; mais, sur la scène, il ne peut hésiter, flairer, faire le dégoûté; il est furieux, mais il vide le verre d'un seul trait. Les spectateurs applaudissent et Delaunay aperçoit au premier rang le docteur, qui applaudit plus fort que les autres.

Plus la médecine est mauvaise, plus il faut la boire vite.

Exercice:—Quel est le mode de: *consulta, faut, pourrai, partit,*
Qu'est-ce que: *l'huile de foie de morue?*

58. La rose et le papillon

La pauvre fleur disait au papillon céleste:

“Ne fuis pas!

Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas!

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!

Mais hélas! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne,
Sort cruel!

Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel!

Mais non, tu vas trop loin! — Pa mi des fleurs sans
nombre

Vous fuyez;

Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens; puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.

Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs!

Oh! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,

Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi!”



Exercice :—Donnez le synonyme de : *céleste, sort, embaumer, luire, aurore.*

De quel pays la rose est-elle la fleur nationale ?
Y a-t-il beaucoup de papillons en hiver ? Pourquoi ?

59. Les deux mendiants

Il avait autrefois deux mendiants, l'un aveugle, l'autre cul-de-jatte. Un jour, ils se rencontrèrent dans la rue, lièrent connaissance, et eurent la conversation que voici :
“Moi, j'ai deux jambes, disait l'aveugle, mais pas d'yeux ; toi, tu as deux yeux, mais pas de jambes ; nous ne sommes donc, chacun, que la moitié d'un homme ordinaire. Il me semble que si nous travaillions ensemble, nous pourrions au moins arriver à faire le travail d'un homme ordinaire. Je te porterai sur mon dos — tu seras mes yeux et moi je deviendrai tes jambes ; qu'est-ce que tu en penses ?”

Le cul-de-jatte étant tout à fait d'accord, les deux compères se mirent dès lors à travailler ensemble.

Un jour qu'ils se promenaient ainsi, le cul-de-jatte perché sur les épaules de l'aveugle, celui-ci se mit à crier : “Arrête, ami, j'aperçois par terre une bourse bien gonflée. — Et où ça ? — Là-bas, un peu plus à

droite." Guidé par le cul-de-jatte, l'aveugle arriva enfin à ramasser la bourse et était sur le point de la mettre dans sa poche quand son ami s'écria : " Hé, là ! qu'est-ce que tu fais ? donne-moi vite la bourse, car elle est à moi, sache-le ?

— Eh ! et pourquoi ça, s'il te plaît ? — Eh tiens ! Pardi c'est moi qui l'ai trouvé avec mes yeux. — Oui, mais c'est bien moi qui y suis allé avec mes jambes, donc elle est à moi ! — Non, elle est à moi." Et voilà que les deux amis se mirent à se quereller...

Ami lecteur, si vous étiez appelé à juger la cause de ces deux mendiants, à qui donneriez-vous la bourse ? A l'aveugle ? — Non. Au cul-de-jatte ? — Non. Alors la moitié à chacun ? — Oui. Vous croyez ? Eh bien, non, mon ami, vous vous trompez, il fallait remettre la bourse au commissariat de police.

(Racontée par L. M.)

Exercice : — Expliquez les expressions : lier connaissance, être d'accord, se mettre à, être sur le point de.

60. Anecdote japonaise

Il y avait autrefois à Yedo, la capitale du Japon, un jeune marchand dont la femme était fort jolie.

Un jour, le marchand fut obligé d'entreprendre un voyage à Kyoto pour ses affaires, et, au moment du départ, il demanda à sa femme ce qu'elle voulait qu'il lui rapportât de Kyoto comme cadeau. La femme répondit qu'elle serait bien contente d'avoir un peigne en bois de buis, spécialité de Kyoto. Et comme elle savait son mari fort capable d'oublier ce qu'elle avait dit, elle lui conseilla de regarder la lune, lors de son départ de Kyoto, car elle calculait qu'à ce moment-là, ce devait être la *nouvelle* lune — qui a justement la même forme que le peigne japonais.

Bientôt après, le marchand arriva à Kyoto et se mit à vaquer à ses affaires ; mais au lieu de les terminer en peu de jours comme il l'avait prévu, il fut obligé de rester deux semaines dans l'ancienne capitale, de telle manière que quand il fut prêt à partir c'était la *pleine* lune.

Ayant tout à fait oublié le peigne, mais sachant bien que c'était un objet qui devait avoir la même forme que la lune, le mari se présenta dans une boutique où l'on vendait des souvenirs et demanda si on avait quelque cadeau de souvenir qui ressemblerait à la *pleine* lune. On répondit que oui, et on lui montra des miroirs ronds — objet inconnu alors en dehors de Kyoto. Le marchand,

très content, en acheta un et se dépêcha de rentrer à Yedo.

Une fois rentré chez lui, sa femme réclama son peigne; mais le mari répondit que comme il avait oublié d'acheter un peigne, il lui rapportait quelque chose de beaucoup mieux — et lui donna le miroir.

Or la femme, qui n'avait jamais vu de miroir, se voyant là-dedans, crut que c'était l'image d'une amie de son mari à Kyoto, et se mit dans une colère épouvantable.

La grand'mère, qui tricotait dans la pièce voisine, entendant le vacarme, arriva, et en demanda la cause. La femme lui ayant expliqué la chose, elle lui dit: "Oui, mais enfin, fais-moi voir un peu cet objet." Alors la grand'mère, se voyant dans le miroir, dit en riant, à la femme furieuse: "Eh bien, ma petite, s'il s'agit de cette vieille vilaine femme — tu n'as pas grand motif d'être jalouse!"

(Racontée par L. M.)

Exercice :— Racontez tout ce que vous savez sur la ville de Kyoto.

61. Le Noël de Cosette

Cosette dormait profondément. Elle était tout habillée. L'hiver, elle ne se déshabillait pas pour avoir moins

froid. Elle tenait serrée contre elle la poupée dont les grands yeux ouverts brillèrent dans l'obscurité. De temps en temps, elle poussait un grand soupir comme si elle allait se réveiller, et elle étreignait la poupée dans ses bras presque convulsivement. Il n'y avait à côté de son lit qu'un de ses sabots.

Une porte ouverte près du galetas de Cosette laissait voir une assez grande chambre. L'étranger y pénétra. Au fond, à travers une porte vitrée, on apercevait deux petits lits jumeaux très blancs. C'étaient ceux d'Eponine et d'Azelma...

Il allait se retirer quand son regard rencontra la cheminée; une de ces vastes cheminées d'auberge où il y a toujours un si petit feu, quand il y a du feu, et qui sont si froides à voir. Dans celle-là, il n'y avait pas de feu, il n'y avait pas même de cendre. Ce qui y était attira pourtant l'attention du voyageur, c'étaient deux petits souliers d'enfant, de forme coquette et de grandeur inégale; le voyageur se rappela la gracieuse et immémoriale coutume des enfants qui déposent leur chaussure dans la cheminée le jour de Noël pour y attendre dans les ténèbres quelque étincelant cadeau de leur bonne fée. Eponine et Azelma n'avaient eu garde

d'y manquer, et elles avaient mis chacune un de leurs souliers dans la cheminée.

Le voyageur se pencha.

La fée, c'est-à-dire la mère, avait déjà fait sa visite, et l'on voyait reluire dans chaque soulier une belle pièce de dix sous toute neuve.

L'homme se relevait et allait s'en aller lorsqu'il aperçut au fond, à l'écart, dans le coin le plus obscur de l'âtre, un autre objet. Il regarda et reconnut un sabot, un affreux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé et tout couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Cosette, avec cette touchante confiance des enfants qui peut être trompée toujours, sans se décourager jamais, avait mis, elle aussi, son sabot dans la cheminée...

Il n'y avait rien dans ce sabot.

L'étranger fouilla dans son gilet, se courba, et mit dans le sabot de Cosette un louis d'or.

Puis, il regagna sa chambre à pas de loup.

Exercice :—Quelle est la date de Noël?

Qu'est-ce que : un sabot ? une cheminée ?

Y a-t-il des fées dans les histoires japonaises ?

Dans quel livre se trouve cette histoire ?

62. Honneur japonais

Autrefois un samourai très pauvre trouva pour son fils, âgé de quatorze ans, une place d'apprenti chez un marchand du boulevard Ginza.

“ Va ”, lui dit-il, “ mais souviens-toi que, si tu faisais jamais quelque chose contre l'honneur, je te fermais mon cœur et ma maison.”

L'enfant le remercia, le salua jusqu'à terre, et s'en alla chez son nouveau maître.

Un mois s'écoula ; on était content de lui, quand un jour le pâtissier voisin se présenta chez le marchand.

“ Vous m'avez envoyé hier ”, dit-il, “ un employé qui n'est pas honnête ; pendant que j'enveloppais les gâteaux qu'il venait acheter de votre part, il m'en a volé un.”

Aussitôt le maître appelle son employé. L'enfant nie ; le pâtissier insiste ; l'enfant continue de nier.

“ Avoue donc ”, interrompt le maître, “ et je te pardonne. Si tu persistes à mentir, je te chasse.”

On le chasse, et le voilà dans la rue avec les trente sous qu'il avait gagnés. Il regarde ses trente sous, songe aux paroles de son père, et comme c'était l'heure où la foule japonaise se porte au théâtre, il entra dans une salle de spectacle et, pour la moitié de sa fortune, grimpa

dans les hautes galeries, parmi les spectateurs qui se tiennent debout. Jusqu'à six heures du soir, il vit défiler sous ses yeux les tragiques enchantements de la légende et de l'histoire. Pendant les entr'actes, il achetait et grignotait des gâteaux.

Lorsque l'enfant sortit du théâtre, un des derniers, il tira de sa manche une feuille de papier, y écrivit quelques mots à la clarté d'une lanterne, et s'achemina vers la gare de Shimbashi. Il ne s'y arrêta point et continua sa marche le long du faubourg, très loin, jusqu'aux misérables huttes qui bordent la voie ferrée.

De l'autre côté, il aperçut dans l'ombre la mer et les grèves où jadis ses petites sœurs venaient au mois d'avril ramasser des coquillages. Il poursuivit encore, et sauta sur la voie. Le train déchira la nuit d'un sifflement cruel, et l'enfant n'eut que le temps d'ôter son 'haori', de le plier, et de s'étendre au travers des rails.

Le lendemain, le pâtissier accourait chez le marchand :

“Je m'excuse”, lui dit-il, “d'avoir hier accusé votre employé; j'ai découvert le vrai coupable.”

“J'en suis bien aise”, répondit le marchand.

Mais ni l'un ni l'autre ne savaient encore qu'on avait trouvé, à dix minutes de la gare, près d'un pauvre petit cadavre informe et sanglant, dans la manche d'un 'haori'

soigneusement plié, cette simple ligne: “Honoré père, votre fils n'a pas fait ce que l'on dit.”

(André Bellessort — *Le Japon*)

Exercice:—Pourquoi le marchand se fâcha-t-il contre son employé?

63. Le caillou noir

Au temps jadis, demeurait à Madrid un jeune tailleur nommé José qui vivait avec sa mère, qu'il aimait beaucoup.

Un hiver la mère tomba gravement malade et, malgré tous les soins prodigués par son fils, elle était sur le point de mourir. Le tailleur, au désespoir, sortit de chez lui pour aller chercher un médecin très renommé qui demeurait dans le voisinage.

En route, le jeune homme vit un pauvre aveugle qui essayait de traverser une rue encombrée de voitures. Bien qu'il fût très pressé, José s'arrêta un moment pour venir au secours de l'aveugle, et le conduisit gentiment de l'autre côté du chemin. Alors l'aveugle lui dit: “Monsieur, je ne sais qui vous êtes, mais certainement vous avez très bon cœur. Pour vous remercier, laissez-moi vous donner ceci.” Là-dessus l'aveugle lui mit entre

les mains un simple caillou noir, et ajouta : " Cela ne vous paraît être qu'une pierre ordinaire mais vous n'aurez qu'à l'appliquer à votre œil pour voir les choses invisibles." Ce disant l'aveugle disparut parmi la foule.

José, sans ajouter foi à ce discours inattendu, poursuivit en toute hâte son chemin et arriva bientôt devant la maison du médecin. Il était sur le point d'y entrer quand, saisi d'une vague inquiétude, il se demanda si vraiment ce médecin-là était bien capable de guérir sa mère. Pendant qu'il restait là indécis sur le seuil, il se rappela le don de l'aveugle et voulant essayer son pouvoir, appliqua le caillou noir à son œil.

Il vit alors une foule de petits êtres semblables à des moustiques qui voltigeaient devant la porte du médecin. José n'y comprit d'abord rien du tout, mais au bout de peu de temps, en écoutant la conversation de ces petits êtres, il s'aperçut que c'étaient les âmes des malades que ce médecin avait réussi à tuer.

Très satisfait de ce don précieux, José s'en alla rapidement à la recherche d'un autre médecin plus habile dans le métier de guérir les gens. Mais par toute la ville il ne trouvait que des médecins devant les portes de qui voltigeaient des nuées plus ou moins grandes de ces petits êtres.

Enfin, désespéré et bien fatigué de ses courses, il arriva, en dehors des murs de la ville, devant la maison d'un médecin inconnu. A tout hasard, il appliqua le caillou noir à son œil et ne vit que deux de ces petits êtres.

Se disant qu'aucun médecin n'est parfait et que celui-ci n'avait tué que deux de ses malades, José se présenta et demanda au médecin de bien vouloir venir visiter sa mère malade.

Le médecin y consentit, mais demanda au jeune homme comment il avait pu se procurer son adresse. Je me suis installé aujourd'hui même, ajouta-t-il, et je n'ai pas encore eu le temps de traiter que deux malades...

(Racontée par L. M.)

Exercice :—Essayez de raconter cette histoire en français.

64. Le Grondeur

(Le Grondeur, voulant entrer chez lui, trouve la porte fermée. Il sonne. Un domestique accourt pour ouvrir. Le dialogue suivant s'engage entre les deux.)

Le Grondeur : Paresseux ! me feras-tu toujours attendre deux heures à la porte ?

Le Domestique : Monsieur, je travaillais au jardin ;

au premier coup* de sonnette, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

Le Grondeur : C'est bien fait ! Pourquoi ne laisse-tu pas la porte ouverte ?

Le Domestique : Vous m'avez justement grondé hier parce qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

Le Grondeur : Comment faire ? comment faire ?

Le Domestique : Dites-moi, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

Le Grondeur : Non.

Le Domestique : Voulez-vous que je la tienne fermée ?

Le Grondeur : Non.

Le Domestique : Il faut cependant qu'une porte soit ouverte ou fermée ; choisissez, comment la voulez-vous ?

Le Grondeur : Je te l'ai dit mille fois. Je la veux, je la... Est-ce à un domestique à poser de pareilles questions à son maître ?... As-tu balayé l'escalier ?

Le Domestique : Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

Le Grondeur : Et la cour ?

Le Domestique : La cour ? elle est propre comme un salon.

Le Grondeur : Tu n'as pas fait boire le cheval ?

Le Domestique : Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

Le Grondeur : Lui as-tu donné de l'avoine ?

Le Domestique : Oui, monsieur ; Guillaume était présent.

Le Grondeur : Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de vin où je t'ai dit ?

Le Domestique : Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

Le Grondeur : Et mes lettres, les as-tu portées à la poste, hein ?

Le Domestique : Je me suis bien gardé d'y manquer.

Le Grondeur : Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin...

Le Domestique : Ce matin ? Mais vous oubliez que vous l'avez mis en pièces hier.

Le Grondeur : Je parie que le bois n'est pas encore...

Le Domestique : Il est rentré, monsieur. Et de plus, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches et j'achevais l'autre quand vous avez sonné.

Le Grondeur : (à part) Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là ! Jamais domestique ne m'a fait enrager comme

celui-ci ; il me ferait mourir de chagrin . . . (à haute voix)
Hors d'ici !

Exercice :—Que deux élèves, désignés par le professeur, apprennent par cœur ce dialogue.

65. Les aventures d'un soldat de plomb

Il y avait une fois vingt-cinq soldats de plomb, tous frères car ils étaient nés d'une vieille cuillère de plomb. L'arme au bras, l'œil fixe, l'uniforme rouge et bleu, quelle fière mine ils avaient tous ! Un petit garçon les avait reçus comme cadeau de fête, et il s'amusa à les ranger sur la table. Tous les soldats se ressemblaient à l'exception du dernier qui n'avait qu'une jambe ; on l'avait jeté dans la moule le dernier, et il ne restait pas assez de plomb. Cependant, il se tenait aussi ferme sur cette jambe que les autres sur deux, et c'est de lui, précisément, que nous allons parler.

Un jour, l'enfant plaça le soldat de plomb sur la fenêtre, mais tout à coup, enlevé par le vent, il tomba sur le pavé, la tête la première. Quelle terrible chute !

Le petit garçon descendit dans la rue pour le chercher, mais il faillit l'écraser sans le voir. Si le soldat

eût crié : " Prends garde ! " le petit garçon l'aurait bien trouvé, mais on ne parle pas sous les armes.

La pluie commença à tomber ; bientôt, ce fut un vrai déluge. Après l'orage, deux gamins vinrent à passer :

" Ohé ! " dit l'un, " voilà un soldat de plomb, faisons-le naviguer. "

Ils construisirent un bateau avec un vieux journal, mirent dedans le soldat de plomb et lui firent descendre le ruisseau. Quels flots dans ce ruisseau ! Le bateau de papier était étrangement ballotté ; mais malgré tout, le soldat de plomb restait impassible, le regard fixe et l'arme au bras.

Tout à coup, le bateau fut poussé dans un égout où il faisait très noir. " Où vais-je maintenant ? " pensa le soldat de plomb. Bientôt un gros rat d'eau se présenta : c'était un habitant du canal.

" Voyons ton passeport ! "

Mais le soldat de plomb garda le silence et serra son fusil. Le rat le poursuivit en criant : " Arrêtez-le : il n'a pas son passeport ! "

Le courant devenait plus fort, toujours plus fort ; la barque arriva au bout du canal, à une chute d'eau. Après avoir tourné sur elle-même, elle s'emplit d'eau. Le soldat en avait jusqu'au cou. Le papier se déplaça, se



déchira et le pauvre soldat passa au travers. Au même instant, il fut avalé par un grand poisson.

C'est alors qu'il faisait noir pour le malheureux. C'était pis encore que dans l'égout. Et puis comme il y était serré ! Mais toujours intrépide, le soldat de plomb resta piqué debout dans l'estomac du poisson, l'arme au bras.

Le poisson s'agitait en tous sens, puis tout à coup il s'arrêta ; un peu plus tard, un éclair parut le transpercer. Le poisson avait été pris, vendu, porté dans la cuisine, et la cuisinière l'avait ouvert avec son grand couteau et avait trouvé le soldat de plomb. Elle le prit et l'emporta dans la salle. On le plaça sur la table. Alors, chose bizarre, il se trouva dans la même pièce d'où il était tombé par la fenêtre. Il reconnut les enfants qui jouaient autour de lui et fut tellement ému qu'il aurait voulu pleurer.

Tout à coup, un petit garçon le prit et le jeta au feu sans la moindre raison.

Le soldat de plomb était là debout, éclairé d'une vive lumière éprouvant une chaleur horrible. Toutes ses couleurs avaient disparu ; il se sentait fondre mais, toujours intrépide, il tenait l'arme au bras.

Le lendemain, lorsque la servante vint enlever les

ces, elle trouva une petite boule de plomb. C'était tout ce qui restait de l'intrépide soldat.

Exercice :—Combien de soldats de plomb y avait-il ? Combien de jambes avait le dernier soldat ? Pourquoi ?
 Qu'est-ce que : *un égout, un passeport, un canal, une barque ?*
 Que pensez-vous de cette histoire ?

66. L'origine du thé

Vous le savez, je crois, le mot français 'thé' vient d'un mot chinois, ce qui nous indique que cette boisson est originaire de Chine. Je vais vous raconter une petite légende au sujet de l'origine du thé.

Autrefois vivait dans une petite ville du sud de la Chine, un bonze bouddhiste nommé Yangtché, homme très vieux et très pieux. Depuis des années et des années il s'était levé chaque matin à trois heures, quelle que fût la saison, pour prier Bouddha. Mais avec l'âge il était devenu un peu paresseux — disons plutôt faible, car une vraie paresse de paresseux est inexcusable — et il ne pouvait plus se traîner hors de son lit à une heure si matinale, mais restait toujours un bon petit moment à savourer la douceur de son lit tiède ; de telle manière

qu'il eut bientôt pris la criminelle habitude d'arriver fort en retard à l'heure de la prière. Cela demandait réforme et personne ne le savait mieux que lui.

Il imagina, inventa et essaya mille manières de s'éveiller et de se lever à l'heure voulue mais, malgré toute la meilleure volonté du monde, il n'y réussissait point.

Un jour il eut l'idée surprenante de couper et d'enlever ses paupières, se disant qu'ainsi, ne pouvant plus fermer les yeux, il serait toujours éveillé à l'heure. Il se mit incontinent à réaliser son idée.

S'étant assis au bord d'une véranda qui donnait sur le jardin du temple, Yangtché prit un rasoir, se découpa les paupières et les jeta derrière une lanterne de pierre qui se trouvait au fond du jardin. Ne pouvant plus fermer les yeux, et, par conséquent, ne pouvant plus dormir, dès lors le bonze ne fut jamais plus en retard à l'heure de la prière.

Mais le bon Bouddha, qui veille sur les fidèles du haut de son trône dans les cieux, avait vu et approuvé l'action de son apôtre ; ne voulant point qu'une action si pieuse restât sans récompense, il ordonna à un messager de descendre sur terre et de porter au bonze un cadeau convenable.

A ce moment-là, Yangtché était assis en méditation

au bord de la véranda quand il vit paraître, à quelques pas de lui dans le jardin, un jeune homme inconnu, qui le salua respectueusement. C'était le messager de Bouddha qui lui dit :

“ Yangtché, je viens de la part du grand Bouddha, ton maître, qui m'a chargé de t'apporter un cadeau en récompense de ta belle action. En te privant de tes paupières afin de pouvoir continuer fidèlement le service de ton maître, tu as montré une fidélité sans pareille. Voici, en retour, le don que Bouddha veut bien t'accorder : va dans ton jardin et cherche derrière la lanterne où tu as jeté tes paupières ; tu ne les trouveras plus ; mais à leur place pousse maintenant un buisson inconnu ; cueille ses feuilles, sèche les bien et mets-les dans un pot ; là-dessus verse un peu d'eau chaude et tu auras une boisson exquisite.”

Après avoir parlé, le messager disparut dans un nuage de vapeur rose.

Le bonze comprit bien qu'un miracle venait de s'accomplir. Descendant dans le jardin il trouva sans peine le buisson en question et fit comme le messager lui avait ordonné de faire. Yangtché fut si content de cette nouvelle boisson qu'il se mit ardemment à propager dans tout le pays la culture de la plante, qui fut connue

désormais sous le nom de “*tché*” en l'honneur du bonze.

Eh voilà, mes amis, la fin de la légende ; mais certainement vous allez me demander : est-elle vraie, cette histoire ? - Je ne peux vous donner comme preuve de sa véracité que le fait bien connu que si vous prenez trop de thé le soir, vous ne pouvez pas *dormir*.

(*Racontée par L. M.*)

Exercice :—Est-ce que le thé vous empêche de dormir ?

Met-on du sucre dans le thé japonais ?

Qu'est-ce que : le *Cha-no-yû* ?

67. Maître Renard

Pendant un hiver long et rigoureux, où la terre resta couverte de neige pendant plusieurs semaines, Maître Renard, malgré ses ruses, ne trouvait plus rien à manger. Les poules ne quittaient pas la basse-cour, et les lapins restaient dans leurs terriers.

Renard était désespéré. Dame Rusée, sa femme et ses deux petits, Renardeau et Renardet, criaient la faim devant le buffet vide.

Un jour, après avoir fouillé en vain bois et buissons, Renard se préparait à rentrer à la maison la queue basse et le ventre vide, lorsqu'il aperçut au loin la

voiture de deux marchands de poissons.

En un saut, il fut sur la route ; et là, au beau milieu, il s'étendit sur la neige, les yeux clos, la gueule ouverte et les pattes raidies.

Les poissonniers s'y trompèrent.

“Vois-donc ce renard”, dit l'un d'eux, “il est gelé.”

Ils descendirent aussitôt de la voiture.

“Quand nous l'aurons écorché”, dit l'autre poissonnier, “nous vendrons sa peau dix francs.”

Renard fut donc attrapé par le cou et par les pattes, et lancé à toute volée au milieu des paniers de poissons. Le choc fut douloureux, mais il se garda bien de crier.

Bientôt, la voiture repartit.

Au bout d'un moment, Renard ouvrit les yeux : un panier plein d'anguilles était à sa portée. Il en mangea autant qu'il put et choisit six des plus grosses pour les emporter chez lui.

Puis sautant de la voiture, il cria aux voituriers :

“Excellentes, vos anguilles ! Mes compliments... Quant à ma fourrure, n'y comptez pas avant qu'il fasse chaud. Adieu !” et il disparut laissant les deux poissonniers stupéfaits.

En arrivant chez lui, Renard fut accueilli par de joyeuses acclamations.



Dame Rusée alluma un grand feu, coupa les anguilles en morceaux, les enfila dans une baguette de coudrier et les fit griller devant un bon feu. Renardeau et Renardet assis auprès du feu, surveillaient la cuisson. Quand les anguilles furent bien rôties, toute la famille se mit à table de bon appétit.

Tout à coup au milieu du repas, on entendit frapper à la porte : Toc, toc !

C'était compère le Loup, qui n'avait pas mangé depuis plusieurs jours et qui avait été attiré par l'odeur des anguilles rôties.

Il pensait bien en avoir sa part, et si on la lui refusait, la prendre de force.

“Toc, toc !

— Qui est-là ? dit Renard.

— C'est moi, le Loup, ton compère. Tu ne reconnais pas ma voix ?

— Non, dit Renard, je te prenais pour le Chien qui a juré ma mort.

— Renard, mon ami, je te jure que c'est bien moi, le Loup ; ouvre.

— Je t'ouvrirai, mais passe ta tête par la chatière afin que je te reconnaisse bien.”

Pendant que le Loup se baissait pour passer sa tête

dans le trou de la porte, Renard saisit un pot d'eau bouillante au coin du feu, monta sur une chaise placée près de la porte et attendit.

Au moment où la tête du Loup passait imprudemment par la chatière, le traître Renard l'arrosait avec l'eau bouillante.

Le Loup cruellement brûlé poussa un hurlement qui fit trembler les moutons à deux lieues à la ronde. Fou de douleur, il retira sa tête, en laissant collés à la chatière le poil et la peau de ses oreilles.

Il regagna sa demeure en poussant d'affreux gémissements.

Sa femme le soigna du mieux qu'elle put et le guérit ; mais il resta chauve et sujet à s'enrhumer pendant l'hiver.

Exercice :—Expliquez les expressions : être désespéré, crier la faim, lancer à toute volée, fou de douleur, être sujet à.

Quelle sorte d'expression est-ce que : toc, toc ! ?

Connaissez-vous d'autres onomatopées en français ?

68. A la gare de Kumamoto

26ème année de Meiji

Hier, les journaux annonçaient qu'un criminel forcené, arrêté à Fukuoka, serait amené à Kumamoto pour être

mis en jugement, et que le train devait arriver vers midi. Un agent de Kumamoto était allé jusqu'à Fukuoka pour se charger du prisonnier.

Il y avait quatre ans, un voleur robuste était entré, la nuit, dans une maison située Rue des Lutteurs; après avoir menacé et ligoté les habitants, il s'était sauvé avec son butin. Suivi à la piste par les agents, il fut pris dans les vingt-quatre heures — avant même qu'il eût le temps de disposer de son butin. Mais au moment d'être amené au bureau de police, il défit ses liens, s'empara du sabre de l'agent, le tua et s'échappa.

On n'avait plus eu de ses nouvelles jusqu'à la semaine précédente.

A ce moment un agent de sûreté de Kumamoto, visitant une prison de Fukuoka, vit, parmi les prisonniers un visage qui s'était gravé dans sa mémoire depuis quatre ans. "Qui est celui-là?" demanda-t-il au geôlier. "Un voleur", lui répondit-on, "enregistré ici au nom de Kusabé." L'agent s'approcha du prisonnier et lui dit: "Kusabé n'est pas ton nom. Nomura, on a besoin de toi à Kumamoto pour meurtre." Le criminel avoua tout.

J'allai, avec la foule, à la gare, assister à l'arrivée du prisonnier. Je m'attendais à entendre et à voir une

explosion de colère; je craignais même quelques possibilités de violence. L'agent tué était aimé de tous; certainement il y aurait de ses parents parmi la foule; et, une foule de Kumamoto n'est pas généralement des plus calmes. Je m'attendais aussi à trouver beaucoup d'agents de garde; mes prévisions se trouvèrent en défaut.

Le train s'arrêta dans le vacarme habituel — précipitation des gens, bruits de 'geta', cris des petits vendeurs de journaux et de limonade. En dehors du guichet, nous attendions depuis plus de cinq minutes. Alors, poussé à travers le guichet par un agent de police, le prisonnier parut. C'était un homme de grande taille, l'air farouche, la tête baissée et les mains liées derrière le dos. Prisonnier et garde, tous deux s'arrêtèrent en face du guichet, et la foule se porta en avant pour voir — mais en silence. Alors l'agent se mit à crier: "Sugihara San! Sugihara O-Kibi! est-elle ici?"

Une petite femme frêle, son bébé attaché sur le dos, répondit: "Hai!", et s'avança à travers la foule. C'était la veuve de l'agent tué; l'enfant qu'elle portait, son fils. Sur un signe de l'agent la foule recula afin de laisser une espace vide autour du prisonnier et de son escorte. Dans cette espace la femme avec son enfant se tenait en face du prisonnier. La silence était affreux.

Non à la femme mais uniquement à l'enfant, l'agent adressa la parole. Il parlait à voix basse, mais si distinctement qu'on pouvait saisir toutes les syllabes :—
 “Petit, voilà l'homme qui a tué ton père, il y a quatre ans. Tu n'étais pas encore né; tu étais encore dans le sein de ta mère. Si tu n'as pas de père maintenant pour t'aimer—c'est à cause de cet homme-ci. Regarde-le, (à ce moment l'agent, mettant la main au menton du prisonnier, l'obligea sévèrement à lever les yeux), regarde-le bien, petit! N'aie pas peur. C'est pénible, mais c'est ton devoir. Regarde-le!”

Par-dessus l'épaule de sa mère, l'enfant regardait avec de gros yeux, comme s'il avait peur; puis, soudain, il se mit à sangloter et les larmes coulèrent; mais posément et avec obéissance il regardait—il regardait—il regardait toujours droit dans les yeux du prisonnier.

La foule ne respirait plus.

Je vis se tordre les traits du prisonnier; je le vis se prosterner soudain par terre malgré ses fers, et se coller le front dans la poussière, tout en s'écriant d'une voix pleine de remords passionnés qui touchaient le cœur des assistants :—“Pardon! pardon! pardonne-moi, petit! Ce que j'ai fait—ce n'est pas par haine que je l'ai fait—mais par une crainte insensée—poussé uniquement

par le désir de m'évader. J'ai été bien, bien méchant; je t'ai fait un mal irréparable! Mais maintenant je vais mourir pour mon crime. Je veux mourir, je suis content de mourir! Donc petit, aie pitié de moi! pardonne-moi!”

L'enfant continuait à pleurer en silence.

L'agent releva le criminel qui tremblait; la foule muette se sépara pour les laisser passer. Puis, tout d'un coup, toute la foule se mit à sangloter. Et, au moment où passait l'agent hâlé, je vis ce que je n'avais jamais vu auparavant—ce que peu de gens voient—ce que probablement je ne verrai plus jamais—les larmes d'un agent de police Japonais!

Lafcadio Hearn

(Traduction L. M.)

Exercice :—Quel sentiment avez-vous éprouvé en lisant cette histoire?

69. Une légende chinoise

L'humanité, pendant des siècles et des siècles, avait eu l'habitude de manger la viande *crue*, comme cela se fait, même aujourd'hui, en Abyssinie. Confucius, le grand

sage chinois, nous raconte quelque part que l'art de faire *rôtir* la viande fut découvert par accident de la manière suivante.

Le pauvre porcher, Ho-ti, s'en étant allé un matin à la forêt, suivant son habitude, ramasser des glands pour ses cochons, fut obligé de confier sa maison aux soins de son fils, Bo-bo, grand nigaud maladroit, qui, comme tous les autres enfants de son âge, aimait beaucoup à s'amuser avec le feu.

Ce matin-là, Bo-bo laissa s'échapper quelques étincelles sur une botte de paille qui aussitôt mit le feu à leur pauvre cabane et la réduisit en cendres. Avec la cabane périt une portée de neuf petits cochons.

Comme vous pouvez l'imaginer, grande fut la consternation de Bo-bo, pas tant à cause de la cabane, que son père pouvait facilement reconstruire avec quelques branches en une ou deux heures, que pour la perte des cochons, animal précieux, et sacré même alors, en Chine. Pendant qu'il se demandait quelle excuse il allait donner à son père et qu'il se tordait les mains de désespoir au-dessus des débris encore fumants des pauvres cochons, une odeur singulière mais agréable, lui assaillit les narines. D'où venait-elle ? Pas de la cabane brûlée — il

connaissait déjà trop bien cette odeur-là ; car, à vrai dire, ce n'était pas la première fois que la maison brûlait, à cause de la négligence de ce jeune garnement. Encore moins ressemblait-elle à l'odeur d'aucune fleur ou herbe connue. L'eau lui monta à la bouche. Il ne savait plus que penser.

S'étant baissé pour toucher un des cadavres des cochons, afin de voir s'il y restait encore quelques signes de vie, il se brûla les doigts et, geste bien naturel, les porta à sa bouche pour calmer la brûlure. Un peu de la peau brûlée de l'animal s'était collée à ses doigts, et pour la première fois de sa vie, il goûta... de la viande *rôtie* !

Il toucha encore le cochon ; cette fois-ci ce n'était pas si brûlant, mais il se lècha les doigts de nouveau. Bientôt la vérité se fit jour dans sa cervelle lourde : l'odeur venait du cochon et c'était le cochon qui avait si bon goût. S'adonnant complètement à ce plaisir inconnu jusque-là, il se mit à arracher à pleines mains la chair brûlée dont il se bourrait d'une manière bestiale... lorsque son père rentra, armé d'un gourdin et, voyant où en étaient les choses, fit tomber sur les épaules de Bo-bo des coups innombrables de bâton auxquels l'enfant ne fit pas plus d'attention que si ç'avait été des mouches. Le plaisir savoureux qu'il ressentait dans son estomac

l'avait rendu insensible à tout châtement.

Son père pouvait le battre autant qu'il voudrait, il ne pourrait pas l'arracher de son cochon tant qu'il ne l'aurait pas dévoré en entier. A la fin, revenant à lui, Bo-bo prêta l'oreille à ce que disait son père.

“Qu'est-ce que tu manges là, marmot? N'est-ce pas assez que tu m'aie brûlé trois maisons? Voilà que maintenant tu te mets à manger du feu ou je ne sais quoi — fais voir, qu'est-ce que c'est que ça?”

“Oh, père, le cochon, le cochon! tu ne sais pas comme c'est bon, c'est bon — du porc brûlé — manges un peu!”

Les oreilles de Ho-ti tintaient d'horreur.

Bo-bo, dont le nez était devenu beaucoup plus fin depuis la matinée, dégagea rapidement des cendres un autre cochon, le déchira en deux et en enfonça une moitié entre les mains de son père, tout en criant: “Manges, manges, manges le cochon brûlé, père, manges un peu!”

Ho-ti, tremblant de fureur, tenait à la main cette chose abominable, tout en se demandant s'il ne fallait pas mettre à mort son fils comme monstre dénaturé, lorsque, se brûlant les doigts, comme avait fait l'enfant, il les porta à sa bouche, et lui aussi goûta du porc

rôti. Malgré la grimace qu'il se crut obligé de faire pour sauver la face, il ne put pas nier qu'il n'avait jamais rien goûté de meilleur.

Bref, père et fils, s'installèrent et mangèrent tout ce qui restait de la cochonnée.

Ho-ti ordonna à son fils de bien garder leur secret, sinon certainement ils seraient lapidés par leurs voisins comme deux abominables impies qui avaient osé brûler la viande que le bon Dieu donne aux mortels. Tout de même on s'aperçut bientôt que la cabane de Ho-ti brûlait beaucoup plus souvent qu'auparavant; il y avait des incendies à chaque instant, tant le matin que le soir. Aussi souvent que la truie mettait bas, aussi souvent la cabane de Ho-ti brûlait!

Enfin on se mit à les guetter; le mystère terrible fut découvert et le père et le fils furent emmenés devant le juge. Comme preuve du crime, un peu de porc brûlé fut apporté au tribunal; les juges, l'ayant manié, se brûlèrent les doigts, comme Bo-bo et son père l'avaient fait auparavant, et, désireux de même de calmer la douleur en se suçant le doigt, ils goûtèrent du plat exquis et — à la grande surprise de tout le monde — un verdict de non culpabilité fut rendu.

A la suite de ce jugement sensationnel on ne vit plus

qu'incendies par toute la ville. Bois et cochons devinrent très chers. Bientôt la coutume d'incendier sa maison se répandit dans tout le pays, jusqu'au moment où un sage fit la découverte que la chair de tout autre animal, aussi bien que la chair de cochon, pouvait être rôtie (on disait brûlée), et cela sans que nécessairement on fût brûler toute la maison. C'est à partir de ce moment-là que l'humble grill fut employé pour la première fois.

(Traduction L. M.)

Exercice :—Donnez votre opinion sur cette histoire en plus de dix mots.

70. Tartarin et Bombonnel

(Tartarin se croit un héros. Il a quitté sa bonne ville de Tarascon pour aller chasser le lion... en Algérie. Pour l'instant, il roule en diligence après un arrêt à Blidah. "Au Sud!... Plus au Sud!..." murmure Tartarin en se renfonçant dans son coin.)

A ce moment, la portière s'ouvrit. Une bouffée d'air entra, apportant sur ses ailes, dans le parfum des orangers fleuris, un tout petit monsieur en redingote noisette,

vieux, sec, ridé, compassé, une figure grosse comme le poing, une cravate en soie noire haute de cinq doigts, une serviette en cuir, un parapluie : le parfait notaire de village.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnais, le petit monsieur, qui s'était assis en face, parut excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec une insistance gênante.

On détela, on attela, la diligence partit... Le petit monsieur regardait toujours Tartarin... A la fin, le Tarasconnais prit la mouche.

"Ça vous étonne?" fit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

"Non ! ça me gêne," répondit l'autre fort tranquillement. Et le fait est qu'avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse — sans parler de sa corpulence naturelle — Tartarin tenait beaucoup de place...

La réponse du petit monsieur le fâcha :

"Vous imaginez-vous, par hasard, que je vais aller au lion avec votre parapluie?" dit le grand homme fièrement.

Le petit regarda son parapluie, sourit doucement, puis toujours avec le même flegme :

“Alors, monsieur, vous êtes...?”

— Tartarin de Tarascon, tueur de lions!”

En prononçant ces mots, l'intrépide Tarasconnais secoua comme une crinière le gland de sa chéchia.

Il y eut dans la diligence un mouvement de stupeur.

Le trappiste se signa, et le photographe d'Orléansville se rapprocha du tueur de lions, rêvant déjà l'insigne honneur de faire sa photographie.

Le petit monsieur, lui, ne se déconcerta pas.

“Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin?” demanda-t-il très tranquillement.

Le Tarasconnais le reçut de la belle manière :

“Si j'en ai tué, Monsieur!... Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête”.

Et toute la diligence de rire en regardant les trois cheveux jaunes qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

A son tour le photographe d'Orléansville prit la parole :

“Terrible profession que la vôtre, Monsieur Tartarin... On passe quelquefois de mauvais moments... Ainsi ce pauvre M. Bombonnel...”

— Ah! oui, le tueur de panthères...”, fit Tartarin assez dédaigneusement.

“Est-ce que vous le connaissez?”, demanda le petit monsieur.

“Té! pardi... Si je le connais... Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble.”

Le petit monsieur sourit :

“Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin?”

— Quelquefois, par passe-temps...” fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta, en relevant la tête d'un geste héroïque :

“Ça ne vaut pas le lion!”

— En somme”, hasarda le photographe d'Orléansville, “une panthère, ce n'est qu'un gros chat...”

— Tout juste!” fit Tartarin qui n'était pas fâché de rabaisser un peu la gloire de Bombonnel.

Ici la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière et s'adressant au petit vieux :

“Vous voilà arrivé, Monsieur”, lui dit-il d'un air très respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière :

“Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin?”

— Lequel, monsieur?”

— Ma foi ! écoutez, vous avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est... Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin... Vous perdez votre temps ici... Il reste bien encore quelques panthères dans la province; mais fi donc ! c'est un trop petit gibier pour vous... Quant aux lions, c'est fini, il n'en reste plus en Algérie... mon ami Chassaing vient de tuer le dernier."

Sur quoi le petit monsieur salua, ferma la portière et s'en alla en riant, avec sa serviette et son parapluie.

"Conducteur", demanda Tartarin en faisant sa moue, "qu'est-ce donc que ce bonhomme-là ?

— Comment ! vous ne le connaissez pas ? Mais c'est M. Bombonnel !"

Exercice :—Faites en quelques mots le résumé de cette histoire.

FIN

昭和十七年四月廿七日 印刷
昭和十七年五月四日 發行

Anecdotes

アネクドート

◎ 定價 五 十 錢

編 者 ジョゼフ・コツト

東京市神田區三崎町二丁目三番地ノ四

發行者 アテネ・フランセ

代表者 ジョゼフ・コツト

東京市神田區小川町一丁目六番地

印刷者 竹 田 佐 藏

印刷所 海 光 社 印 刷 所

發行所 ・アテネ・フランセ

東京市神田區三崎町二丁目三番地ノ四
電 話 九 段 (33) 七 六 〇

特 225

163

終